

LA LITTÉRATURE APPRÉHENDÉE COMME DISCOURS

IDA LÚCIA MACHADO
Universidade Federal de Minas Gerais

Un de ces jours je disais à une de mes étudiantes qu'elle pouvait préparer, après obtenir sa Licence, un "Mestrado" en Analyse du Discours, en utilisant comme corpus des textes littéraires. Elle m'a alors demandé: "-Et c'est quoi au juste l'Analyse du Discours?" J'ai essayé de lui répondre de la façon la plus rapide et la plus conforme à notre situation conversationnelle, ce jour-là. Mais, après la question m'est revenue en tête: analyser, c'est interpréter, voire "décrypter", mais "discours", c'est quoi un "discours" et surtout si on lie le mot à l'entité "littérature"? La diversité, voire l'ambiguïté qui recouvrent ce terme n'ont pas fini de me surprendre.

Si je fais ce préambule, c'est parce que je me suis proposée d'y approcher la littérature appréhendée comme discours en situation de classe. Je me sens donc dans le devoir de fixer une définition pour le terme "discours" parmi les plusieurs que l'on trouve dans des livres et des articles sur l'Analyse du Discours, par exemple.

Ainsi, en m'appuyant sur Charaudeau (1989), je vous propose de considérer le discours et comme un "dispositif" de la mise en scène du langage écrit (qui détermine les règles du genre littéraire) et comme synonyme des représentations des systèmes de valeurs qui circulent dans un groupe donné: en ce sens, on pourra parler du "discours de l'arrivisme", chez Balzac et Stendhal, du "discours du prolétariat" chez Zola, du "discours psychanalytique" chez Sollers. C'est justement la combinaison d'un ou de plusieurs types de discours et du "discours-dispositif" qui va déterminer la spécificité du genre littéraire.

En d'autres termes, en un sens très large, le mot "discours" tel que je l'envisage maintenant, désigne un ensemble organisé de phrases qui constituent un tout cohérent. Ce "tout cohérent" cherche à communiquer quelque chose à un tiers, cherche à transmettre un message, cherche à établir un dialogue entre partenaires d'un acte qui est, somme toute, communicatif. Le texte littéraire sera ainsi vu comme un projet duquel fait partie active un TU destinataire, associé à un JE producteur des énoncés. Ce TU "fictif" (pour ainsi dire) en tant que création du JE, rejoindra si possible le TU réel ou le vrai lecteur: dans notre cas spécifique, l'apprenant qui prépare une Licence en Français. Au demeurant, celui-ci devra comprendre les stratégies qui sont à la base du texte lu, spécialement conçues pour le séduire, en tant que lecteur. Rien de plus simple pour un apprenant français, pour celui qui "possède" la langue depuis son plus tendre âge; tâche difficile, en revanche, pour des étudiants non-francophones pour qui le français n'est qu'une 3ème. langue, dans la plupart des cas totalement inconnue et dont l'enseignement comence...à la Faculté!

C'est bien le cas des cours visant à l'obtention du diplôme ès Lettres, option "Français". Les enseignants de cette spécialité n'ont pas de choix: ils sont censés accepter un travail de formation de futurs enseignants qui frôle souvent l'insolite: pendant quelques 200 heures, apprendre la langue française pour ensuite enchaîner ce travail à l'enseignement de la littérature française, du Moyen Âge à nos jours, en suivant un beau programme plus au moins calqué sur celui de la Licence ès Lettres...en France! Le tout dans un délai de quatre ans, à peu près.

Nous voilà donc devant une situation paradoxale et ô combien surréaliste. La question qui est sous-entendue à cette communication serait donc: "Comment peut-on favoriser des échanges communicatifs lors d'un cours de littérature, en travaillant avec des apprenants qui ne dominent pas tout à fait la langue française?" En d'autres termes, comment palier l'angoisse d'un groupe qui veut se communiquer avec son professeur mais qui est bloqué par la peur? Peur d'être interrompu au beau milieu d'une phrase par une correction phonétique...Voilà un procédé que l'on applique sans même prendre le temps de songer aux conséquences

psychologiques chez l'étudiant timide qui peut encore se refermer davantage s'il est trop interrompu quand il ose enfin exposer quelques idées...

J'aimerais ainsi vous parler de quelques techniques que j'ai utilisées pour qu'une fois le courant enseignant/apprenants passé, la parole se fasse.

Examinons pour commencer, le titre de cet exposé: "La littérature appréhendée comme discours". Pour tout dire, il s'agit d'une approche qui est déjà pratiquée, cela fait quelques années, en France. C'est un courant qui s'est propagé, dans sa phase initiale, après une période dominée par le Structuralisme; aujourd'hui, sans mépriser les importants acquis de celui-ci, on les conjugue, sans crainte, aux acquis des théories de l'énonciation et de la pragmatique. Ainsi, au lieu de dire: "On va étudier la littérature française" on dira: "On va étudier la communication littéraire, à travers des textes écrits en français." En ce sens, il faut considérer les textes comme relevant d'une activité de communication ritualisée, dans laquelle le discours ne cesse de réaffirmer son droit à la parole. Seront donc dignes d'observation, les termes d'un contrat implicite établi entre auteur et lecteur. Bien sûr, on est là loin des explications centrées sur l'énoncé "Qu'a voulu dire l'auteur?" Sans nier l'existence de celui-ci (ce qui serait absurde) encore faut-il savoir distinguer entre l'auteur-individu, celui qui donne des entrevues pour parler de son livre, qui a sa vie sociale et privée et l'auteur-écrivain, celui qui a de l'expérience pour affronter le monde des pratiques et stratégies d'écriture et qui propose un projet d'écriture ou un contrat (selon Charaudeau, 1983) à un lecteur possible, appelé à se "plonger" dans cet univers littéraire qui s'équilibre entre des données issues et de la vie réelle et du monde de la fiction.

Le pacte entre l'auteur-écrivain et le lecteur-possible se passe dans un espace situationnel placé hors-texte; dans le texte, il faut savoir reconnaître d'autres entités, des "... êtres de papier"(Ducrot, 1984), tels que le narrateur et le destinataire, par exemple, et sans oublier que ceux-ci peuvent, à leur tour, se dédoubler en narrateur-conteur, narrateur-historien, narrateur-descripteur (selon Charaudeau, 1992) et je cite l'exemple de ce narrateur aux multiples facettes que l'on trouve dans le roman Notre-Dame de Paris, de V. Hugo. En ce qui concerne le dédoublement du destinataire, on peut songer au destinataire-témoin-de-l'intrigue: on en trouve plusieurs exemples chez Alexandre Dumas, entre autres. Bref, il y a toute une foule d'entités dans l'œuvre écrite qui mérite un regard attentif.

Dans cette perspective, il sera donc aisé d'observer, en situation de classe, les présupposés et les sous-entendus de la communication littéraire, l'emploi de différentes stratégies argumentatives (celles annoncées par les connecteurs, par exemple), les "bouclages textuels" (selon Maingueneau, 1990) ou, en d'autres termes,

tous ces phénomènes autoréférentiels que peut contenir un acte de langage. Il sera intéressant surtout, de se pencher sur la polyphonie des textes littéraires, travail qui rendra plus évident la saisie des phénomènes liés à l'ironie, par exemple.

La question qui se pose ensuite est: “-Comment faire parler les étudiants, une fois ces principes d’approche établis?”

Bien qu’il n’existe pas de réponse-miracle, on peut néanmoins avancer quelques suggestions.

En premier lieu, je crois qu’il faut appliquer-sans crainte-la traduction/version en classe. Encourager le dialogue, soit-il en français ou en langue maternelle; puis, faire faire la version langue maternelle/français de quelques énoncés écoutés.

En second lieu, encourager la comparaison d’une oeuvre française à d’autres (écrites en portugais, italien, etc), déjà lues par les étudiants. Cela nous permettra de cerner quelques points intéressants, tels que la question de l’intertextualité, pour n’en citer qu’un seul. À titre d’ex. je voudrais citer le cas des deux travaux qui ont été présentés par des étudiants qui préparaient une Licence en français: le premier a fait une intéressante comparaison entre le grotesque des personnages Gargantua de Rabelais, et Macunaíma de M. de Andrade; le second s’est servi du conte “O Espelho” de Machado de Assis, pour expliquer la stratégie du “Miroir” dans l’écriture de Marivaux ¹. Dans tous les deux cas la communication du message ou mieux encore, les stratégies d’écriture des oeuvres françaises ont été bien saisies par les respectifs groupes d’étudiants-auditeurs.

Finalement, dans un cours qui vise approcher la littérature comme discours, il faut “pratiquer” de l’écoute attentive et, à l’exemple des analystes du discours, savoir repérer dans le discours de l’autre pas seulement ce qui cloche mais surtout ce qui motivera chez nous, enseignants, l’éclosion spontanée d’un énoncé du type” “-Mais c’est génial ce que vous dites X!”

Parce que, en fin de comptes, enseigner la littérature ne doit pas être une corvée, une tâche sans retribution, un dialogue de sourds, mais un échange gratifiant entre l’enseignant et le groupe d’apprenants.

¹ Il s’agit, respectivement des étudiants Leonardo Maurício Carvalho et Ana Patrícia Timponi de Moura Lima.